

ALBERT COHEN

LE LIVRE  
DE MA MÈRE

*nrf*

GALLIMARD







© *Éditions Gallimard, 1954.*

Extrait de la publication

## I

Chaque homme est seul et tous se fichent de tous et nos douleurs sont une île déserte. Ce n'est pas une raison pour ne pas se consoler, ce soir, dans les bruits finissants de la rue, se consoler, ce soir, avec des mots. Oh, le pauvre perdu qui, devant sa table, se console avec des mots, devant sa table et le téléphone décroché, car il a peur du dehors, et le soir, si le téléphone est décroché, il se sent tout roi et défendu contre les méchants du dehors, si vite méchants, méchants pour rien.

Quel étrange petit bonheur, triste et boi-

tillant mais doux comme un péché ou une boisson clandestine, quel bonheur tout de même d'écrire en ce moment, seul dans mon royaume et loin des salauds. Qui sont les salauds ? Ce n'est pas moi qui vous le dirai. Je ne veux pas d'histoires avec les gens du dehors. Je ne veux pas qu'on vienne troubler ma fausse paix et m'empêcher d'écrire quelques pages par dizaines ou centaines selon que ce cœur de moi qui est mon destin décidera. J'ai résolu notamment de dire à tous les peintres qu'ils ont du génie, sans ça ils vous mordent. Et, d'une manière générale, je dis à chacun que chacun est charmant. Telles sont mes mœurs diurnes. Mais dans mes nuits et mes aubes je n'en pense pas moins.

Somptueuse, toi, ma plume d'or, va sur la feuille, va au hasard tandis que j'ai quelque jeunesse encore, va ton lent che-

---

## LE LIVRE DE MA MÈRE

---

minement irrégulier, hésitant comme en rêve, cheminement gauche mais commandé. Va, je t'aime, ma seule consolation, va sur les pages où tristement je me complais et dont le strabisme morosement me délecte. Oui, les mots, ma patrie, les mots, ça console et ça venge. Mais ils ne me rendront pas ma mère. Si remplis de sanguin passé battant aux tempes et tout odorant qu'ils puissent être, les mots que j'écris ne me rendront pas ma mère morte. Sujet interdit dans la nuit. Arrière, image de ma mère vivante lorsque je la vis pour la dernière fois en France, arrière, maternel fantôme.

Soudain, devant ma table de travail, parce que tout y est en ordre et que j'ai du café chaud et une cigarette à peine commencée et que j'ai un briquet qui fonctionne et que ma plume marche bien et que

je suis près du feu et de ma chatte, j'ai un moment de bonheur si grand qu'il m'émeut. J'ai pitié de moi, de cette enfantine capacité d'immense joie qui ne présage rien de bon. Que j'ai pitié de me voir si content à cause d'une plume qui marche bien, pitié de ce pauvre bougre de cœur qui veut s'arrêter de souffrir et s'accrocher à quelque raison d'aimer pour vivre. Je suis, pour quelques minutes, dans une petite oasis bourgeoise que je savoure. Mais un malheur est dessous, permanent, inoubliable. Oui, je savoure d'être, pour quelques minutes, un bourgeois, comme eux. On aime être ce qu'on n'est pas. Il n'y a pas plus artiste qu'une vraie bourgeoise qui écume devant un poème ou entre en transe, une mousse aux lèvres, à la vue d'un Cézanne et prophétise en son petit jargon, chipé çà et là et même pas compris, et elle parle de masses et de volumes et elle dit que ce rouge est si sen-

suel. Et ta sœur, est-ce qu'elle est sensuelle ? Je ne sais plus où j'en suis. Faisons donc en marge un petit dessin appeleur d'idées, un dessin réconfort, un petit dessin neurasthénique, un dessin lent, où l'on met des décisions, des projets, un petit dessin, île étrange et pays de l'âme, triste oasis des réflexions qui en suivent les courbes, un petit dessin à peine fou, soigné, enfantin, sage et filial. Chut, ne la réveillez pas, filles de Jérusalem, ne la réveillez pas pendant qu'elle dort.

Qui dort ? demande ma plume. Qui dort, sinon ma mère éternellement, qui dort, sinon ma mère qui est ma douleur ? Ne la réveillez pas, filles de Jérusalem, ma douleur qui est enfouie au cimetière d'une ville dont je ne dois pas prononcer le nom, car ce nom est synonyme de ma mère enfouie dans de la terre. Va, plume, rede-

---

## LE LIVRE DE MA MÈRE

---

viens cursive et non hésitante, et sois raisonnable, redeviens ouvrière de clarté, trempe-toi dans la volonté et ne fais pas d'aussi longues virgules, cette inspiration n'est pas bonne. Ame, ô ma plume, sois vaillante et travailleuse, quitte le pays obscur, cesse d'être folle, presque folle et guidée, guindée morbidelement. Et toi, mon seul ami, toi que je regarde dans la glace, réprime les sanglots secs et, puisque tu veux oser le faire, parle de ta mère morte avec un faux cœur de bronze, parle calmement, feins d'être calme, qui sait, ce n'est peut-être qu'une habitude à prendre ? Raconte ta mère à leur calme manière, siffote un peu pour croire que tout ne va pas si mal que ça, et surtout souris, n'oublie pas de sourire. Souris pour escroquer ton désespoir, souris pour continuer de vivre, souris dans ta glace et devant les gens, et même devant cette page. Souris avec ton deuil plus haletant qu'une peur.

---

## LE LIVRE DE MA MÈRE

---

Souris pour croire que rien n'importe,  
souris pour te forcer à feindre de vivre,  
souris sous l'épée suspendue de la mort de  
ta mère, souris toute ta vie à en crever et  
jusqu'à ce que tu en crèves de ce perma-  
nent sourire.

## II

L'après-midi du vendredi, qui est chez les Juifs le commencement du saint jour de sabbat, elle se faisait belle et ornée, ma mère. Elle mettait sa solennelle robe de soie noire et ceux de ses bijoux qui lui restaient encore. Car j'étais prodigue en ma riieuse adolescence et je donnais des billets de banque aux mendiants lorsqu'ils étaient vieux et avaient une longue barbe. Et si un ami aimait mon étui à cigarettes, l'étui d'or était à lui. Elle avait vendu à Genève, lorsque j'étais un étudiant aux noirs hymnes indisciplinés sur ma tête et que j'avais un beau cœur quelque peu fou quoique

tendre, elle avait vendu ses plus nobles bijoux dont elle était si fière, ma chérie, et qui étaient nécessaires à sa naïve dignité de fille de notables d'un âge disparu. Tant de fois, toujours roulée par les bijoutiers, elle avait vendu pour moi de ses bijoux, en cachette de mon père dont la sévérité nous effrayait, elle et moi, et nous faisait complices. Je la revois sortant de cette bijouterie de Genève, si fière de la pauvre grande somme d'argent qu'elle avait obtenue pour moi, heureuse, bouleversante de bonheur, heureuse d'avoir vendu pour moi ses chers pendants d'oreilles, ses bagues et ses perles qui étaient ses décorations de caste, son honneur de dame d'Orient. Si heureuse, ma chérie qui marchait déjà péniblement, déjà guettée par la mort. Si heureuse de se dépouiller pour moi, de me donner les billets de banque qui, en quelques jours, allaient flamber dans mes jeunes et prestes mains, rapides

---

## LE LIVRE DE MA MÈRE

---

à donner. Je prenais, fol et ensoleillé et peu préoccupé de ma mère, car j'avais d'éblouissantes dents acérées et j'étais l'amant aimé quoique aimant d'une belle jeune fille et de cette autre et ainsi infiniment dans les miroirs réfléchissants du château de l'amour. O curieuses pâleurs de mes amours défuntes. Je prenais les billets de banque et je ne savais pas, fils que j'étais, que ces humbles grosses sommes étaient l'offrande de ma mère sur l'autel de maternité. O prêtresse de son fils, ô majesté que je fus trop longtemps à reconnaître. Trop tard maintenant.

Chaque sabbat, à Marseille, où je venais, de Genève, passer mes vacances, ma mère nous attendait, mon père et moi, qui allions revenir de la synagogue avec les brins de myrte à la main. Ayant fini d'orner pour le sabbat son humble apparte-

---

## LE LIVRE DE MA MÈRE

---

ment qui était son juif royaume et sa pauvre patrie, elle était assise, ma mère, toute seule, devant la table cérémonieuse du sabbat et, cérémonieuse, elle attendait son fils et son mari. Assise et se forçant à une sage immobilité pour ne point déranger sa belle parure, émue et guindée d'être dignement corsetée, émue d'être bien habillée et respectable, émue de plaire bientôt à ses deux amours, son mari et son fils, dont elle allait entendre bientôt les pas importants dans l'escalier, émue de ses cheveux bien ordonnés et lustrés d'antique huile d'amandes douces, car elle était peu roublarde en toilette, émue comme une petite fille de distribution de prix, ma vieillissante mère attendait ses deux buts de vie, son fils et son mari.

Assise sous mon portrait de quinze ans qui était son autel, mon affreux portrait

qu'elle trouvait admirable, assise devant la table du sabbat et les trois bougies allumées, devant la table de fête qui était déjà un morceau du royaume du Messie, ma mère avait une respiration satisfaite mais un peu pathétique car ils allaient arriver, ses deux hommes, les flambeaux de sa vie. Oh oui ! se réjouissait-elle, ils trouveraient l'appartement si propre et luxueux en ce sabbat, ils la complimenteraient sur l'ordre éblouissant de son appartement, et ils la complimenteraient aussi sur l'élégance de sa robe. Son fils, qui n'avait jamais l'air de regarder mais qui voyait tout, lancerait un rapide coup d'œil sur cette nouvelle collerette et ces nouveaux poignets de dentelle et, oui, certainement, ces transformations auraient son importante approbation. Et elle était déjà fière, elle préparait déjà ce qu'elle allait leur dire, peut-être avec quelques innocentes exagérations sur ses rapidités et prouesses

domestiques. Et ils verraient quelle femme capable elle était, quelle reine de maison. Telles étaient les ambitions de ma mère.

Elle restait là, assise et toute amour familial, à leur énumérer déjà en pensée tout ce qu'elle avait cuisiné et lavé et rangé. De temps à autre, elle allait à la cuisine faire, de ses petites mains où brillait une auguste alliance, d'inutiles et gracieux tapotements artistes avec la cuiller de bois sur les boulettes de viande qui mijotaient dans le coulis grenat des tomates. Ses petites mains potelées et de peau si fine, dont je la complimentais avec un peu d'hypocrisie et beaucoup d'amour, car son naïf contentement me ravissait. Elle était si adroite pour la cuisine, si maladroite pour tout le reste. Mais dans sa cuisine, où elle gardait son pimpant de vieille dame, quel fameux capitaine résolu elle était. Naïfs

---

## LE LIVRE DE MA MÈRE

---

tapotements de ma mère en sa cuisine, tapotements de la cuiller sur les boulettes, ô rites, sages tapotements tendres et mignons, absurdes et inefficaces, si aimants et satisfaits, et qui disiez son âme rassérénée de voir que tout allait bien, que les boulettes étaient parfaites et seraient approuvées par ses deux difficiles, ô très avisés et nigauds tapotements à jamais disparus, tapotements de ma mère qui toute seule imperceptiblement souriait en sa cuisine, grâce gauche et majestueuse, majesté de ma mère.

Revenue de la cuisine, elle allait s'asseoir, très sage en sa domestique prêtrise, satisfaite de son pauvre petit convenable destin de solitude, uniquement ornée de son mari et de son fils dont elle était la servante et la gardienne. Cette femme, qui avait été jeune et jolie, était une fille de la

---

## LE LIVRE DE MA MÈRE

---

Loi de Moïse, de la Loi morale qui avait pour elle plus d'importance que Dieu. Donc, pas d'amours amoureuses, pas de blagues à l'Anna Karénine. Un mari, un fils à guider et à servir avec une humble majesté. Elle ne s'était pas mariée par amour. On l'avait mariée et elle avait docilement accepté. Et l'amour biblique était né, si différent de mes occidentales passions. Le saint amour de ma mère était né dans le mariage, avait crû avec la naissance du bébé que je fus, s'était épanoui dans l'alliance avec son cher mari contre la vie méchante. Il y a des passions tournoyantes et ensoleillées. Il n'y a pas de plus grand amour.

Lors d'un sabbat auquel je pense maintenant, elle était assise en son attente, satisfaite d'elle-même et de la bonne mine qu'avait son fils ce matin, et elle complô-



ALBERT COHEN

Le livre de ma mère

Ce livre bouleversant est l'évocation d'une femme à la fois « quotidienne » et sublime, une mère, aujourd'hui morte, qui n'a vécu que pour son fils et par son fils.

Ce livre d'un fils est aussi le livre de tous les fils. Chacun de nous y reconnaîtra sa propre mère, sainte sentinelle, courage et bonté, chaleur et regard d'amour. Et tout fils pleurant sa mère disparue y retrouvera les reproches qu'il s'adresse à lui-même lorsqu'il pense à telle circonstance où il s'est montré ingrat, indifférent ou incompréhensif. Regrets ou remords toujours tardifs. « Aucun fils ne sait vraiment que sa mère mourra et tous les fils se fâchent et s'impatientent contre leurs mères, les fous si tôt punis. » Mais il faut laisser la parole à Albert Cohen.

« Allongée et grandement solitaire, toute morte, l'active d'autrefois, celle qui soigna tant son mari et son fils, la sainte Maman qui infatigablement proposait des ventouses et des compresses et d'inutiles et rassurantes tisanes, allongée, ankylosée, celle qui porta tant de plateaux à ses deux malades, allongée et aveugle, l'ancienne naïve aux yeux vifs qui croyait aux annonces des spécialités pharmaceutiques, allongée, désœuvrée, celle qui infatigablement reconfortait. Je me rappelle soudain des mots d'elle lorsqu'un jour quelqu'un m'avait fait injustement souffrir. Au lieu de me consoler par des mots abstraits et prétendument sages, elle s'était bornée à me dire : "Mets ton chapeau de côté, mon fils, et sors et va te divertir, car tu es jeune, va, ennemi de toi-même." Ainsi parlait ma sage Maman. »



9 782070 216031



54-IV A 21603 ISBN 2-07-021603-9

Extrait de la publication